

Musée départemental
d'art contemporain
Rochechouart

EXPOSITION : 8 JUILLET / 15 DÉCEMBRE 2016

L'iris de Lucy

Artistes africaines contemporaines

et aussi

“PARLONS-EN”
ART & LANGAGE
dans la collection du musée



JANE ALEXANDER
GHADA AMER
BERRY BICKLE
ZOULIKHA BOUABDELLAH
LOULOU CHERINET
SAFAA ERRUAS
PELAGIE GBAGUIDI
BOUCHRA KHALILI
AMAL KENAWY
KAPWANI KIWANGA
NICENE KOSENTINI
MWANGI HUTTER
MICHELE MAGEMA
FATIMA MAZMOUZ
JULIE MEHRETU
MYRIAM MIHINDOU
AIDA MULUNEH
WANGECHI MUTU
OTOBONG NKANGA
TRACEY ROSE
BERNI SEARLE
ZINEB SEDIRA
SUE WILLIAMSON
BILLIE ZANGAWA
AMINA ZOUBIR

L'exposition “*L'iris de Lucy*” explore différentes facettes de l'art contemporain africain à travers le travail de vingt-cinq artistes femmes. Ce projet se place sous l'égide du regard de Lucy.

En 1974 une équipe d'anthropologues découvre en Éthiopie le squelette d'une petite femme d'un mètre de haut qu'elle nomme Lucy - en référence à la chanson des Beatles, *Lucy in the Sky with Diamonds*, qui ne cessait de passer à la radio au moment de sa découverte. Pendant plusieurs décennies, elle fut considérée comme le chaînon manquant de l'Évolution et, avec ses 3,2 millions d'années, elle devint dans l'imaginaire collectif la grand-mère de l'humanité. Cependant, pourquoi ne pas lui avoir donné un nom choisi dans les cultures africaines? Ce choix apparaît rétrospectivement comme le symbole d'une vision encore centrée sur l'Occident, malgré les mouvements d'indépendance et la décolonisation. Peu après, Lucy fut renommée Dinknesh par les Ethiopiens, ce qui signifie « tu es merveilleuse ».

Ce fait historique est le point de départ du projet “*L'iris de Lucy*” qui se place de manière symbolique sous l'égide et le regard de Lucy, l'« adolescente-grand-mère » de l'humanité. Paradoxalement, la popularité de Lucy bien au-delà des cercles scientifiques masque que, pendant longtemps, le genre et le continent les moins regardés dans la sphère culturelle et publique furent les femmes et l'Afrique. L'exposition “*L'iris de Lucy*”, sans se vouloir exhaustive offre un aperçu de la diversité et de l'originalité de de la scène actuelle africaine, et particulièrement celle des artistes femmes. Il s'agit de la deuxième étape de l'exposition après sa présentation au MUSAC à León (Espagne). Cette manifestation intervient au moment où la scène artistique africaine est en cours de reconnaissance mondiale et que la question du féminisme des artistes femmes africaines est, avec justesse, de plus en plus évoquée. Y participent des artistes vivant actuellement en Afrique, du Maghreb à l'Afrique du Sud, comme de la diaspora.

“*L'iris de Lucy*” rassemble également aussi bien des peintures, des dessins, des photographies, des sculptures, des vidéos, que des performances, des tapisseries et des installations. Au-delà de la diversité plastique et des contextes différents apparaissent néanmoins des enjeux transversaux : l'identité, le corps, l'environnement, l'héritage historique, la mémoire, le post-colonialisme, les migrations, le passé et l'avenir. Entremêlant avec force politique

et poétique, les œuvres ici exposées offrent autant de regards que d'artistes et mettent en valeur la contribution de chacune à la construction culturelle de ce continent, et plus largement à l'art d'aujourd'hui.

SALLE 1

Berry Bickle, Aida Muluneh et Amina Zoubir explorent l'histoire et la légende de Lucy, à travers les masques, les moulages, l'archéologie.

SALLE 2

Les œuvres réunies dans cette salle questionnent des médiums artistiques historiques - la peinture, le dessin, la tapisserie et la broderie -, ainsi que le pouvoir du langage. On y retrouve les fragments de récits graffités de Tracey Rose, la définition de l'amour du dictionnaire brodée par Ghada Amer, les mots découpés des robes tanzaniennes de Kapwani Kiwanga ou encore les carnets de dessin de Pélagie Gbaguidi. A la géométrie dans l'espace de Julie Mehretu répond le collage fantastique, à la fois humain et végétal, de Wangechi Mutu.

SALLES 6 ET 7, COULOIR

Les artistes réunies ici dévoient les réalités de la vie contemporaine, celles des rues des villes (Billie Zangewa, Sue Williamson), celles des malades du sida (Sue Williamson), celles des migrants (Bouchra Khalili), celles de l'obsolescence industrielle avec les cimetières de bateaux mauritaniens (Zineb Sedira).

SALLE 8

Amal Kenawy a façonné un monde irréel, fantastique et hypnotique, qui se transforme au fur et à mesure du dessin qui ne cesse de s'animer et de se transformer sous nos yeux.

SALLE 9

Myriam Mihindou s'inspire de la littérature (*Demoiselles de Numidie* de Mohamed Leftah) pour jouer la complainte du corps blessé, souligner les tensions humaines et la dureté de l'exclusion.

SALLE 10

Nicène Kossentini et Zoulikha Bouabdellah mettent en avant l'identité et la mémoire. La première enregistre les souvenirs de sa grand-mère victime d'Alzheimer et la seconde s'approprie avec le rouge sang d'un vernis à ongles les classiques de l'histoire de l'art.

SALLE 11, 12 ET 13 (TOUR)

Le thème de l'amour traverse ces espaces, à travers lui, celui du couple et de la femme. L'intimité amoureuse traverse poétiquement les trois écrans de la projection de Mwangi Hutter, en fait, un couple d'artiste. Reprenant un thème classique notamment de la sculpture, celui du baiser, Tracey Rose en fait une figure oubliée de l'histoire de l'art, celle du couple mixte. Avec humour, Fatima Mazmouz remet en question les stéréotypes féminins, notamment la pression mise sur les femmes et les mères, avec le personnage de “Super-Oum”, une wonder woman d'aujourd'hui.

SALLE 14 (GRENIER)

Du paradis à la violence, il ne semble y avoir qu'un pas, que ce soit dans la vidéo de Bernie Searle où le verdoyant Jardin d'Eden cède la place à un pneu brûlant qui s'y balance violemment, tandis qu'Amina Zoubir s'approprie le motif de la crucifixion.

SALLE 15 (GRENIER)

Le rapport nature/culture est au cœur de cet espace. Installation *in situ*, l'œuvre de Safaa Erruas est constituée de milliers de fils de coton où s'accrochent des « iris », des reproductions photographiques de l'œil humain. Kapwani Kiwanga pose le postulat de l'« afrofuturisme », entre fiction du futur, archéologie et géologie, ici celle d'un tunnel entre l'Europe et l'Afrique au niveau du détroit de Gibraltar. Otabong Nkanga, à partir de ses tapisseries, souvent au sein de performances, pose la question des ressources, ici notamment minières, et de leur exploitation. L'araignée de Zoulikha Bouabdellah, en référence à l'araignée célèbre de l'artiste Louise Bourgeois, voit ses pattes réunir les silhouettes stylisées des architectures religieuses.

SALLE 16 (GRENIER)

Dans le silence du noir et blanc, des actrices font vivre devant nous la gamme des émotions humaines (Loulou Cherinet), tandis que défilent les paysages poétiques et malmenés du Cap en Afrique-du-Sud, qui sont aussi bien des lieux à l'histoire conflictuelle que des espaces de ressources (Jane Alexander).

SALLE 17 (FRESQUE DE RICHARD LONG)

En écho à la première salle de l'exposition, face à la fresque de Richard Long, c'est cette fois-ci le visage de la femme africaine d'aujourd'hui qui est moulé pour en faire une sculpture (Michèle Magema).

Musée départemental
d'art contemporain
Rochechouart

Musée départemental
d'art contemporain
de Rochechouart
Place du Château
87600 Rochechouart
tél. 05 55 03 77 77
fax 05 55 03 72 40
e-mail :
contact.musee@haute-vienne.fr
www.musee-rochechouart.com

HORAIRES
tous les jours, sauf mardi
10h - 12h30 et 13h30 - 18h

Accessibilité handicapés

TARIFS
normal : 4,60 € / réduit : 3 €
gratuit pour les moins de 18 ans

Retrouvez également nos activités
sur la page Facebook du musée.

Ces expositions ont été
réalisées avec le concours
de l'État - ministère de
la Culture et de la
Communication - Direction
régionale des affaires
culturelles du Limousin.



MUSAC
Museo de
Arte Contemporáneo
de Castilla y León

PARLONS-EN

ART & LANGAGE

dans la collection du musée

Avec des œuvres de :

Ian Hamilton Finlay, Douglas Gordon, Kapwani Kiwanga, Mathias Poledna, Laure Prouvost, Ugo Rondinone, Cerith Wyn Evans.

La nouvelle présentation contemporaine met en relief les rapports entre art et langage dans la collection du musée. Si le rapport entre le mot et l'image est une constante de l'histoire de l'art, de l'enluminure au surréalisme, Dada, avec son goût de l'absurde et le développement de la poésie phonétique, a marqué une rupture avec le langage établi. Autre moment marquant pour l'art du XX^e siècle, dans les années 1960, l'art conceptuel a mis en avant que l'idée précède l'œuvre, d'où le recours fréquent au mot et au langage par les artistes du mouvement. Aujourd'hui, à l'ère du numérique, s'ouvre une nouvelle multiplication des écritures et du codage, des réseaux sociaux au langage SMS. Ainsi cette présentation fait la part belle à l'écrit sous toutes ses formes, au slogan, mais aussi à la faculté de mémoire du mot et au pouvoir du récit.

Dans la grande galerie, le langage se fait mystérieux et nous invite au déchiffrement. Les œuvres de Cerith Wyn Evans sont basées sur les limites conceptuelles de la perception et créent des passerelles entre l'art et la science. Ici les deux œuvres présentées sont à la limite du visible, que ce soit la phrase de l'astronome ou le dialogue des personnages qui apparaissent sous le faux monochrome fluo. Douglas Gordon et Mathias Poledna jouent sur l'inversion, que ce soit entre les lieux de tournage et les titres des films, ou celui du miroir qui révèle le pléonasm du tatouage.

L'œuvre d'Ugo Rondinone invite à la déambulation visuelle et sonore, à un encerclement abstrait et musical. « Plus de liaison, plus de trahison » répète l'extrait de la chanson des Thidersticks mise en boucle par l'artiste. Au terme de la galerie, Ian Hamilton Finlay détourne les plaques commémoratives en un appel à la Révolution. Aviez-vous remarqué placée à l'entrée du musée la poésie de Laure Prouvost, en fait les paroles d'un rap, sur le défilé lumineux ?



Deux ensembles, réalisés à quelques décennies de distance, offrent l'association rare de peintures murales en couleur dans la continuité du style de la fin du Moyen-Âge, et de fresques en grisaille, nouveauté emblématique de l'art du XVI^e siècle. L'une comme l'autre présentent en leur sein une représentation idéalisée du château de Rochechouart.

Décorant l'intégralité de la pièce, richement colorée, la peinture murale de la **Salle des chasses** date du tout début du XVI^e siècle. Elle relate une journée de chasse au cerf dans les environs du château, précédée d'un banquet royal.

Datant des années 1530, la **galerie d'Hercule** abrite une grisaille de grande échelle retraçant les épisodes de la vie du héros mythologique. Des gravures d'origines différentes, notamment nordiques, ont servi de modèles iconographiques. L'autre grande nouveauté de cet ensemble est l'inspiration antique.

La **galerie d'Hercule** abrite une commande réalisée en 1990 par l'artiste anglais Richard Long, *La Ligne de Rochechouart*. Proche du mouvement Land Art, Richard Long déplace dans les années 1960 son activité artistique du lieu clos de l'atelier à la nature qu'il se met à arpenter. Pour faire revenir le paysage dans la galerie ou le musée, il puise dans la nature le matériau de son travail, ici du calcaire, ou de la boue de la rivière d'Avon pour la fresque du Grenier. Il leur donne ensuite des formes simples et géométriques, une ligne ou des cercles tracés par des mains (*Cuckoo circles*, 1987, dans le Grenier, au 3^e étage).

fresques

//////////////////// UN CHÂTEAU EN TRAVAUX ///

Propriétaire du château, le département de la Haute-Vienne a lancé en 2015 un vaste programme de restauration des façades et des menuiseries programmé sur quatre ans.

En 2015 a été réalisée la première tranche qui concerne la façade Sud sur la vallée. Les enduits de la façade Sud ont été restitués, les menuiseries restaurées, ainsi que le grand escalier monumental. Le résultat de ces travaux est visible de la route qui longe la rivière. Au cours de l'année 2017, des travaux intérieurs et extérieurs, notamment de mise en conformité, permettront l'accès inédit au jardin qui surplombe la vallée au sein du parcours de visite du musée.

Au printemps 2016, c'est la Tour du lion, visible de la place du château, qui a été restaurée, révélant des détails nouveaux, comme la présence d'un lionceau entre les pattes du lion sculpté.

Actuellement, le restant de l'année 2016 est consacré à la restauration de la cour du château qui restera échafaudée sur plusieurs mois. Plusieurs corps de métier y interviennent (menuisiers, couvreurs, maçons, tailleurs de pierre). Nous nous excusons pour la gêne occasionnée pour les visiteurs par ces travaux nécessaires pour la bonne conservation du château, des fresques et des collections d'art contemporain qu'il abrite. Pendant les travaux, le musée départemental d'art contemporain poursuit ses activités sur un rythme normal et il n'y a pas de changement dans les jours et les horaires d'ouverture.

Giuseppe Penone, *Le Souffle végétal*.

Le Souffle végétal a été imaginé par l'artiste italien Giuseppe Penone pour la cour du château à l'ouverture du musée (1985). Cette commande passée à l'artiste membre de l'Arte Povera témoigne de la volonté du lieu de faire dialoguer création et patrimoine, nature et culture. Comme un trait d'union entre l'architecture des bâtiments et la végétation environnante, la sculpture se compose de trois éléments : une colonne torsadée en granit, un arbre et deux formes en bronze qui les relient entre eux. L'arbre a depuis trente ans évolué ainsi au rythme de la nature et des sculptures de bronze qui l'accompagnent.

Tony Cragg, *Column*.

Une nouvelle œuvre accueille désormais les visiteurs dans la cour. Il s'agit d'une sculpture monumentale (4,40 m de haut ; près de 7 tonnes) de l'artiste anglais Tony Cragg, *Column* (2001). En dialogue avec le lieu, cette colonne tourbillonnante en grès fait écho à la colonnade torsadée du château, ainsi qu'au *Souffle végétal* de Giuseppe Penone. Sa forme abstraite et organique joue avec le trompe-l'œil, laissant discerner des profils, donnant l'impression que la matière, pourtant lourde et solide, tourne. Cette sculpture est un dépôt provenant de la collection du Musée national d'art moderne-Centre Georges Pompidou (Paris).

extérieurs

les rendez-vous autour de l'exposition

VERNISSAGE

Le jeudi 7 juillet à partir de 18h30

VISITES GUIDÉES :

Les dimanches 3 juillet et 7 août
avec visites accompagnées à 15h30

VISITE-CONCERT :

Le samedi 6 août à 16h, en partenariat
avec le festival "Le Labyrinthe de la voix".

DIMANCHES GRATUITS

Les 4 septembre, 2 octobre, 6 novembre
et 4 décembre : entrée gratuite
avec visites accompagnées à 15h30.

LES JOURNÉES EUROPÉENNES DU PATRIMOINE

Le samedi 17 et dimanche 18 septembre :
entrée gratuite avec visites gratuites et
guidées de l'exposition samedi à 16h et
le dimanche à 15h et visites gratuites des
travaux de restauration le dimanche à 16h.